

Clermont, 16 mai 1873.

Monsieur et cher Maître,

La démarche que je tente en ce moment n'est pas de celles que l'on fait d'ordinaire soi-même, mais il me semble inutile de mettre un indifférent dans la confiance d'un secret qui m'est si cher et si doux, et je viens moi-même vous prier de vouloir bien m'accorder la main de Mademoiselle Mathilde.

Il est vrai que je suis obligé en même temps de vous faire un aveu qui me coûte ; c'est que je suis encore sorti des habitudes en ne vous parlant pas tout d'abord à vous-même, et en m'adressant d'abord à elle pour savoir ce qu'elle pensait de mon amour. Je ne peux me faire pardonner tout ce que cette conduite a eu d'insolite et d'irrégulier qu'en vous disant franchement pourquoi j'ai cru pouvoir la tenir.

J'aime Mademoiselle Mathilde depuis mon départ de Paris, et mon amour, je ne crains pas de le dire, n'a fait que grandir par l'absence. Quand je dis amour, c'est peut-être culte que je devrais dire, car le caractère particulier du mien a été de se repaître d'imaginaires, et de s'effrayer devant les réalités. Je me suis obstiné à croire que Mademoiselle Mathilde ne pouvait vivre heureuse qu'à Paris et au contact de sa famille, qu'elle n'aurait jamais en province qu'une existence incomplète, et j'ai passé les deux premières années de mon séjour à Clermont à me tâter, et à me demander si j'avais réellement ce qu'il fallait pour espérer de revenir vite et de faire un chemin rapide à Paris.

Je me suis bientôt convaincu que je n'avais à conserver de ce côté-là beaucoup d'espérances. La besogne des lycées eût été trop fatigante et m'eût pris tout entier. En dehors de ceux-ci et des chaires d'enseignement supérieur, qui me semblaient de plus en plus hors de portée, il n'y avait que des situations qui ne me permettaient pas de vivre, je me suis en outre aperçu que je me laissais prendre moi-même aux douceurs et au calme de la vie de province, de sorte que, tout en gardant mon amour enraciné dans le fond de mon cœur, je me suis dit que je n'en devais rien laisser paraître. Je me suis donc trouvé, à la suite d'un faux raisonnement, si vous le voulez, mais avec la conviction intime et profonde que je faisais bien, dans cette singulière situation, de ne pas demander la main de Mademoiselle Mathilde parce que je l'aimais trop, et qu'elle pouvait être plus heureuse sans moi que je ne pouvais l'être sans elle.

Voilà le secret de la conduite réservée que j'ai dû garder vis-à-vis de votre famille. Croyez que rien ne me coûtait plus, en arrivant à Paris, que l'idée de ne pouvoir plus me prêter à cette ancienne intimité qui m'avait toujours paru si charmante. Je ne perdais pas, il est vrai, complètement l'espérance, et c'est à vingt reprises successives que j'ai ramené chez vous, soit dans nos conversations, soit dans les rares lettres que nous échangeions avec Mme Briot, ce sujet de la province pour tâcher de voir si la perspective d'avoir à y habiter devenait un peu plus séduisante.

Je dois dire que j'ai toujours trouvé la même impression, que je me permettais de trouver désolante. Mais cette situation ne pouvait durer longtemps, et je me suis résolu, en décembre dernier, à lui trouver une issue. Je me suis dit qu'après tout je me trompais peut-être, mais que Mme Mascart devait savoir quelque chose. La réponse qu'elle fit étant que Mademoiselle Mathilde consentirait peut-être à aller en province, que tout dépendrait de qui l'y conduirait.

J'avais provoqué à Pâques dernières par Joubert de nouvelles confidences. Un malentendu me fit partir de Paris sans en connaître le résultat. Mais aussitôt que je l'eus appris par lettre, je me dis que je n'avais plus à hésiter, et je pris la liberté d'écrire à Mademoiselle Mathilde, pour lui demander à elle-même si elle pouvait agréer mon amour dans les seules conditions où il m'était permis de les lui offrir.

Là, je reconnais loyalement que j'ai un peu dépassé la limite des choses permises, mais j'ai pensé que j'étais assez connu de vous, et assez sûr de moi pour hésiter à profiter de l'avantage que je trouvais à lui poser la question directement à elle-même, et la prier de la résoudre en toute liberté et en toute sincérité.

Elle a bien voulu ne pas repousser immédiatement ma demande, mais m'a dit de vous en faire part. C'est ce que je fais aujourd'hui, en vous demandant du fond du cœur un avis favorable. Que Mme Briot me pardonne de songer à lui enlever, pour la conduire loin, une fille chérie et si digne de l'être. Je ne vous promets pas de lui donner le bonheur, mais si un amour pur, sincère et confiant, si un

dévouement de toutes les heures, si un cœur qui n'ait jamais battu que pour elle vous semblent des garanties, je puis vous dire que je les possède.

Je suis prêt, naturellement, Monsieur et cher Maître, à vous donner tous les renseignements que vous désirez sur ma famille et sur moi-même. J'attendrai pour cela consigne de vous, et la nouvelle de l'accueil que vous aurez fait à la lettre que voici. Je vous prie en attendant de bien vouloir agréer et faire agréer à Mme Briot l'assurance de mon profond et respectueux attachement.